

Les sources historiques que Freinet a pu mettre en pratique dans sa pédagogie. Evolution de la pédagogie Freinet.

Pour comprendre quelles ont été les sources historiques qui ont guidé les choix des idées de Freinet dans la mise en place de sa pédagogie il faut essayer de se replacer dans le contexte de ce qu'il a vécu, dans sa vie personnelle, avant le début de ses recherches.

Il nous semble important aussi, de replacer les événements dans leur chronologie afin de mieux appréhender leur influence sur Freinet lui-même. :

Nous verrons qu'il est profondément marqué par **son enfance** passée dans un petit village de montagne, pauvre et isolé, **en communion avec la nature**, au tout début du 20^{ème} siècle.

Qu'il vient de traverser l'épisode tragique de **la guerre**.

Que le traumatisme de **sa blessure** l'empêche de respirer normalement.

Et que l'immobilité forcée de sa convalescence lui a donné **le temps de la lecture**, celle des grands pédagogues du passé et celle de ceux de ses contemporains de « l'Education Nouvelle ».

Aussi, qu'il s'est intéressé, aux **écrits des socialistes du 19^{ème} siècle**.

Ces lectures l'ont amené à mûrir une réflexion sur les moyens de changer la société par l'éducation.

On ne peut pas, non plus, ignorer ce qu'était la vie quotidienne au début du 20^{ème} siècle., **le contexte plus général (historique, politique, social, économique, humain et pédagogique) hérité des luttes du 19^{ème} siècle**, exacerbées par l'influence croissante du communisme, de l'anarchisme déclinant et par la montée d'un nationalisme attiré par le fascisme.

Il y a un climat tout à fait particulier au cours de cette période agitée par des idées nouvelles.

Nombreux sont ceux qui, au sortir de la guerre, entendent changer le monde.

Ajoutons à cela le caractère de l'homme Freinet, volontaire et bien trempé.

Il lui fallait avoir des qualités exceptionnelles pour entreprendre un projet révolutionnaire dont le but final est de construire, par l'école, une nouvelle société.

On ne peut pas non plus passer sous silence le charisme de l'homme, son exceptionnelle écoute et son ouverture aux autres.

De plus, c'était **un travailleur acharné.**

Voilà un petit essai d'une présentation succincte de la société française en 1920, date à laquelle débute la réflexion de Freinet pour la recherche d'une nouvelle pédagogie.

Nombre des idées développées par les socialistes du 19^{ème} siècle seront des sources essentielles qui vont alimenter les idées pédagogiques de Freinet

Tout d'abord on est au lendemain d'une guerre qui a laissé tout un peuple meurtri, mais aussi dans **la reprise d'un bouillonnement d'idées que la guerre avait, pour une grande part, interrompu.**

Les luttes sociales nées au 19^{ème} siècle de la mise en place de la révolution industrielle et du capitalisme qui lui est associée **vont reprendre** avec, à nouveau le retour de l'action des syndicats mis en veilleuse pendant le conflit.

Les travailleurs de la ville comme ceux de la campagne vivent encore dans **une misère qu'a si bien décrite Zola.**

Les idées des socialistes révolutionnaires vont ressurgir avec d'autant plus de force que la révolution russe vient tout juste d'ouvrir un immense espoir de lutte contre les inégalités sociales. (27 mois avant la nomination de Freinet à Bar-sur-Loup, à peine plus de deux ans !).

Freinet pense que le capitalisme est une des sources des conflits.

La population française est profondément divisée. La République a tout juste 45 ans d'existence. Proclamée le 4 septembre 1970 elle a été installée définitivement en 1975, a une voix de majorité, par une assemblée en majorité royaliste, mais divisée pour une question de drapeau.

L'école publique laïque, gratuite et obligatoire vient d'être mise en place il y a à peine plus de 20 ans. (même peut-être un peu moins en ce qui concerne les écoles de filles)

La République demeure fragile.

Les instituteurs sont, plus ou moins ouvertement chargés de la consolider dans la nation. On parle d'eux comme des hussards de la République. Des gens austères dans une classe austère.

Paul Le Bohec en fait un portrait dans l'ouvrage *le mouvement Freinet au quotidien* (p.19) :

« C'était des saints laïcs. Ils étaient consciencieux, austères, irréprochables. C'était des hommes de devoir... ...Ils faisaient tout ce qui se doit pour ne pas faillir à leur tâche d'instituteurs de l'instruction publique. »

Dans de nombreuses régions, l'école publique, « l'école sans Dieu », « l'école du Diable » est prise pour cible par les partisans de l'école catholique et le clergé.

Les instituteurs publics doivent souvent faire face à une concurrence agressive, une véritable guerre scolaire.

Dans la population on constate **une fracture entre une droite conservatrice proche d'une église encore attachée en partie à la royauté et les républicains**, eux-mêmes divisés entre les modérés bourgeois et les socialistes, les « rouges », « les partageux ».

Le souvenir de l'écrasement de la « Commune de Paris » par les armées de Thiers n'est pas loin, il est encore bien présent dans les mémoires.

Les partisans de droite dont certains sont nostalgiques de la royauté, traités de « chouans » par les républicains en souvenir des guerres de Vendée, s'opposent violemment aux républicains qualifiés de « rouges ».

Voilà donc le contexte dans lequel Freinet grand blessé de guerre prend son poste.

C'est dans ce climat de luttes politiques et sociales, mais aussi **d'immense espoir dans la possibilité d'ouvrir à un avenir meilleur**, plus juste socialement, plus ouvert internationalement que Freinet va commencer sa carrière d'instituteur.

Mais à quel homme avons-nous affaire, dans quel état physique est alors Freinet ?

Dans quel état d'esprit ?

Quels vont être ses choix, ses réactions ?

C'est un homme qu'on pourrait croire brisé par la guerre et sa blessure, mais ce serait méconnaître les ressources de Freinet dans l'adversité.

On pourrait croire l'homme, brisé

Le 6 octobre 1918, il écrit dans son carnet de campagne (c'est encore la guerre l'armistice sera signé un peu plus d'un mois après.)

« L'hiver arrive et c'est triste, c'est triste comme cette journée de brouillard que j'avais vu poindre il y a un an au ravin des Gobineaux (lieu de la blessure) avec toute son horreur et toutes ses suites. Je suis encore debout, mais hélas, sans vouloir être pessimiste, je ne vaud pas lourd. »

Mais l'homme est volontaire :

Et pourtant, le 14 novembre 1918 l'armistice à peine signé, il demande un poste à l'Inspecteur d'Académie pour commencer l'année 1919.

Sans réponse il renouvelle sa demande le 7 janvier 1919.

Il est nommé à Contes le 17 janvier puis à Daluis le 28 avril après un congé du 17 février au 28 avril.

C'est un homme perçu comme diminué physiquement et psychologiquement :

Il part passer ses vacances d'été en 1919 à Gars. Sa blessure l'obligera à y rester jusqu'au 31 décembre.

Il y reçoit la visite de son inspecteur primaire venu prendre de ses nouvelles.

Celui-ci écrit à l'Inspecteur d'Académie le 24 octobre 1919 :

« J'ai vu hier M. Freinet à Gars. il est surtout déprimé. Il est dans un petit coin isolé du monde et se monte la tête. D'après ce qu'il m'a dit sur son état de santé, je doute qu'il puisse être à même de faire convenablement une classe. Il ferait bien, je crois de chercher une autre situation dans une autre administration, mais il répugne à faire un effort nouveau. »

Brisé il est pourtant déterminé :

En novembre, la blessure s'ouvre à nouveau. Il quitte quelque temps Gars pour être hospitalisé à Nice. De l'hôpital, quelques semaines après le passage de son inspecteur, il écrit à l'Inspecteur d'Académie qu'il espère être guéri pour reprendre un poste au 1^{er} janvier 1920.

N'ayant pas reçu de réponse, il renouvelle sa demande le 4 décembre :

« Ma blessure s'étant refermée, je serai disponible... » écrit-il.

On ne peut guère mieux décrire le caractère déterminé de cet homme-là.

Que dire quand on sait que c'est, seulement quelques mois après, dans cette année 1920, qu'il va commencer ses expériences pédagogiques ! et qu'il commencera à écrire ses articles pédagogiques dans « L'Ecole Emancipée » ! :

Il y écrit son 1^{er} article, le 22 mai 1920 : *Capitalisme et culture*, .alors qu'il avait été inspecté le 12 mai et avait reçu un rapport dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'était pas élogieux ; L'Inspecteur d'Académie y avait même ajouté une petite remarque qui se terminait ainsi :

« ... qu'il se demande lui-même s'il a fait ce qu'il a pu. Qu'il voie aussi si la profession lui convient ou non ? »

Il venait de prendre son poste. Il avait réagi.

Ce n'était pas dans son tempérament de se laisser abattre.

Dès les premiers mois de son entrée dans son nouveau poste, il déploie une activité surprenante pour un homme que l'on avait décrit comme diminué physiquement et psychologiquement.

Ce qui est intéressant à retenir c'est **le positif qu'il tire d'une situation négative**. C'est une manière d'être qui ne le quittera pas de toute sa vie. Dans les pires moments il restera optimiste. C'est un trait permanent de son caractère.

Au cours de la guerre 1939-1945, il fera preuve du même optimisme après son arrestation, en écrivant dans les camps où il a été interné, et pendant le temps de sa résidence surveillée à Vallouise, les ouvrages fondamentaux sur sa pédagogie, sa philosophie, l'idée qu'il se faisait de la psychologie, préparant déjà le moment où la situation allait permettre un nouveau départ.

Mieux, lui, le pacifiste, participera à la lutte armée contre les Allemands.

Freinet était un homme complexe et qui peut paraître, peut-être, quelque part, un peu paradoxal.

C'est un homme clairement engagé politiquement.

A l'Ecole Normale, Freinet avait un ami nommé Giauffret. **Jaurès était venu à Nice en 1913 pour y tenir un meeting s'élevant contre la prolongation du service militaire de 2 à 3 ans**. L'extrême droite l'ayant empêché de parler, **Jaurès avait parcouru les rues de Nice**. Giauffret raconte que, bien que peu politisés, **certains normaliens dont lui-même et Freinet l'avaient suivi**.

En 1920, il a déjà fait clairement son choix syndical et politique qui sera le terreau où il puisera les idées directrices de sa pédagogie. Un engagement à servir les enfants du peuple, des prolétaires disait-on à l'époque.

C'est un pacifiste comme beaucoup des anciens combattants de 14-18 :

Il a déjà écrit un petit ouvrage en 1919, publié en 1920, tiré de son carnet de campagne dont le titre « Touché » raconte sa blessure.

En voici les dernières lignes significatives :

« *Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole de gloire.*

Non nous ne sommes pas « glorieux », nous sommes « pitoyables ».

Elle ne reviendra plus ma jeunesse perdue. Les feuilles ont poussé trop tôt cette année. »

Pour lui sa lutte pour la paix passera par l'action à l'école.

Mettre en place une éducation à la paix, ce sera une idée permanente transversale dans sa recherche pédagogique.

L'engagement politique et révolutionnaire de Freinet n'était donc pas tout à fait nouveau.

La guerre, sans doute, n'avait fait que le renforcer.

Rien d'étonnant donc que, dès 1920, il ait fait le choix de s'engager dans un syndicat révolutionnaire : *L'Ecole Emancipée*. Un syndicat né d'une révolte des instituteurs-adjoints contre les excès d'autoritarisme des directeurs d'écoles. Les adjoints s'étaient, à l'origine regroupés dans ce qu'ils avaient appelé des « *Emancipations* ».

Le titre même de ce groupe dans lequel il s'engage est tout un symbole pour ce qui est d'une idée directrice qui va orienter toute sa pédagogie.

Le syndicat révolutionnaire auquel il adhère, la CGT-U, rejoint la Fédération Unitaire de L'enseignement engagé politiquement qui participe à l'Internationale Bolchevique.

Le 23 octobre 1920 il écrit dans *L'Ecole Emancipée* :

« *Notre congrès de Bordeaux a été avant tout un congrès politique, très intéressant, certes et sans doute peut-être nécessaire. Mais nous n'avons pas su y montrer que nous étions instituteurs. Nous nous sommes posés en syndicalistes révolutionnaires, mais jamais en instituteurs révolutionnaires. Et là est peut-être la voie infaillible, car, sans la révolution à l'école, la révolution politique économique ne sera qu'éphémère.* »

Freinet, pensait déjà que des relations pouvaient et devaient exister entre l'éducation et la situation politique et sociale, c'est ce qu'il expose et développe dans les articles qu'il publie dans *L'Ecole Emancipée* et dans *Clarté*., C'est sur le tas, par le contact des élèves avec la nature et leur environnement que vont débiter les premières recherches pédagogiques de Freinet.

Sa blessure l'amène à sortir hors des murs de la classe, dans la nature, et à mêler la classe à la vie du village.

Son amour de la nature va amener l'idée de mettre l'école dans la vie.

Mais quoiqu'on ait pu en dire, ce sera d'abord, en partie au moins, **sa blessure qui va être à l'origine de la mise en œuvre de sa recherche pédagogique.**

Ses difficultés à respirer l'oblige à sortir hors des murs de la classe, en classe-promenade, dans le village et surtout dans la nature, cette nature qui a marqué sa jeunesse.

Dans son livre « *Elise et Célestin Freinet, Souvenir de notre vie* » sa fille parle de ce qu'était Gars, son village natal :

« ...le village vivait donc pratiquement en autarcie. Chaque famille possédait une basse-cour, un ou deux cochons, et des chèvres et des moutons que gardait un berger... »

Et il arrivait que ce fût lui, Freinet enfant, le berger.

Il raconte:

« *J'étais seul maître de mon troupeau, une trentaine de brebis et de chèvres, **comme un vrai berger**. Je les emmenais vers les endroits que je savais riches en herbe délectable...*

C'étaient des journées ineffables qui m'ont donné peut-être les plus pures satisfactions qui ont marqué ma vie d'enfant. »

Il écrit ailleurs :

« *L'école m'a laissé bien peu de souvenirs comparativement à ceux qui me restent hors de l'école. Si mes journées de classe avaient été illuminées par quelque enthousiasme puissant, par la joie de vivre, de croire et de vaincre, je ne chercherais pas en vain les traces qui auraient dû en rester. L'école ne m'a pas marqué, ni en bien, ni en mal. »*

Il y a là, des éléments qu'il va développer dans sa pédagogie et dans sa philosophie de la vie.

D'abord, **le rapport à la nature, la classe dans la vie, la vraie vie**, non pas dans l'ersatz de vie, ce qui était la réalité de l'école d'alors (un ersatz de vie qui a perduré et perdure encore dans certaines écoles aujourd'hui) dont il dénoncera la scolastique.

Parlant de l'école, dans un article de *L'Ecole Emancipée N°32 du 7Mai 1921* intitulé : *Comment rattacher l'école à la vie*, il écrit :

« *Pourquoi persistons-nous à en faire un anormal lieu de dressage où règne l'autorité souveraine du maître ? Nous continuons à traiter nos enfants comme des machines qu'on nourrit de matières indigestes – et à qui nous ne reconnaissons même pas le droit de se plaindre.*

*l'école n'est pas le lieu où on apprend telle ou telle chose d'un programme défini. **L'école doit être l'apprentissage de la vie.** Et c'est ce qu'on oublie totalement. »*

Le rapport au travail ?: Enfant, Freinet appréciait d'être « **un vrai berger** ». a l'école, il veut le « **vrai travail** » des enfants en « vrai » responsabilité.

L'enfant doit être reconnu comme personne à part entière.

Je ne résiste pas à citer une anecdote du temps où il était à l'Ecole Normale que raconte son ami Giauffret. Qui sait s'ils n'en ont pas été marqués tous les deux.

Les jeunes normaliens n'avaient pas suivi les prescriptions de leur professeur de botanique. Certains ayant pris le chemin des écoliers au lieu d'aller sagement cueillir des plantes pour leur

herbier. Ils utilisaient la cueillette des autres, ils furent rudement rappelés à l'ordre par l'Inspecteur d'Académie appelé par leur Directeur pour les tancer.

Leur professeur de Français leur dit :

« J'ai dit à ces messieurs que vous vous étiez conduits comme des enfants, parce qu'on vous a traités comme des enfants... »

Giauffret avait retenu le contenu de l'intervention de son professeur de Français.

Freinet s'en souvenait peut-être aussi, en tout cas, **il a toujours voulu que les enfants soient pris à part entière et acteurs de leur vie.**

Son premier article (EE N°35 22 mai 1920) rend compte, dans l'Ecole Emancipée sous le titre «*Capitalisme et culture* », d'un livre d'un Allemand : *Pédagogie de votre nature la plus intime* d'Adolphe Rochl.

Ce qui compte pour lui ce n'est pas que l'école organise l'accumulation de connaissances, comme le capitaliste accumule l'argent, mais qu'elle soit un outil de formation :

« Ce faux esprit ne dominait pas moins dans notre culture individuelle et dans nos écoles. On y considérait la matière et non le jeune homme, la jeune fille...La culture n'était que de la matière : plus il y a de matière et plus grande est la culture. »

Encore :

« La connaissance des autres ne rend pas du tout expérimenté. »

Et le maître d'école ? :

« il ne voyait pas l'enfant, il ne voyait que des formes mais il ne s'efforçait pas à former. »

N'oublions pas que le slogan de la CEL était :

« C'est en forgeant qu'on devient forgeron. »

L'article poursuit :

« Il faut d'abord chasser l'ancien « capitalisme de culture ». Les mêmes possibilités de développement pour tous les hommes habiles, c'est notre demande ; - qui s'entend de soi-même. Nous demandons les mêmes possibilités pour toutes les espèces de dons de la nature.... »

Et conclusion :

« Le socialisme comme matière d'enseignement n'avance pas le socialisme, mais il rend l'homme bourgeois. »

Il sait où il veut aller mais ne sait pas encore comment.

Restent à trouver les outils et les techniques pour parvenir à mettre en pratiques les idées fondamentales qui l'animent.

On retrouvera dans la plupart des techniques ou pratiques de la pédagogie prônée par Freinet ce souci de placer les enfants en situation de vraie vie. (la correspondance avec de vrais échanges, le journal scolaire, l'enquête sur l'environnement, et même la coopérative scolaire telle qu'elle était pratiquée au début, différente du « Conseil »...) Faisons une place particulière à l'organisation progressive de la documentation destinée aux recherches des élèves. Fichier scolaire coopératif, BT, fiches guides... Un arsenal pour une autoformation.

(Michel Barré parle de « l'aventure documentaire ».)

L'observation des enfants l'amènera à réfléchir à une méthode naturelle d'apprentissage et au tâtonnement expérimental.

(Notons au passage, l'importance prise par la nature entre les deux guerres, même en médecine. On soigne par le soleil, le grand air, le repos et une vie saine. C'est ainsi que le préventorium et le sanatorium sont considérés comme pouvant soigner la tuberculose.

Dans les années trente, Freinet et Elise considèrent que les enfants ne peuvent bien apprendre s'ils ne sont pas en bonne santé. Ils introduisent dans leur école le naturisme s'inspirant de la méthode du Docteur Vrocho.

A partir de la « classe-promenade », le pragmatisme de Freinet, son sens aigu de l'observation des situations vont l'amener à organiser dans sa classe une cohérence pédagogique nouvelle.

Les instructions ministérielles de 1923, les contacts qu'il prend avec les pédagogues qui militent dans « l'Education Nouvelle », vont le conforter dans ses recherches. Il en rend compte dans « *L'Ecole Emancipée* » pour ses camarades syndicalistes

Freinet reconnaît volontiers ce qu'il a pu apprendre des pédagogues de L'EDUCATION NOUVELLE.

Dans un article publié dans « L'Educateur » N° 19 du 30 juin 1959 pages 25-31 intitulé : « La méthode globale, cette galeuse ! », il écrit :

« Je ne dirai jamais trop ce que je dois à Pierre Bovet, Claparède, Frerrière, Mlles Ademas et Lafendel, Robert Dottrens. »

Toute sa vie, il profitera habilement des opportunités qui s'offriront à lui, dont il découvre parfois après coup l'intérêt, pour organiser de nouvelles recherches, profitant parfois des contraintes qu'une administration lui impose pour inventer de nouvelles techniques pédagogiques, comme c'est le cas pour le journal scolaire par exemple. (Les frais postaux coûtent moins cher pour l'envoi d'un journal que pour l'envoi d'imprimés)

Toujours ouvert à utiliser ce qu'il découvre, il saura l'intégrer dans l'esprit de la philosophie politique de sa pédagogie.

Il crée des matériels et des outils pour répondre aux nouvelles techniques qu'il introduit dans la classe.

Il va mettre en pratique une sorte de dialectique matérialiste marxiste. Seule, une analyse critique des résultats de l'expérience compte.

La « classe promenade » n'est pas une idée nouvelle.

En 1908, un inspecteur, au cours d'une conférence pédagogique, invite les instituteurs à sortir avec leur classe pour l'enseignement de la géographie.

En 1909, un journal pédagogique « *Le Volume, 19 juin 1909* », prône déjà la classe-promenade « *qui met l'enfant au contact direct avec la terre et avec la vie.* », mais Freinet, comme, il le fera toujours, en tirera une nouveauté pédagogique : l'étude du milieu et la pratique de l'enquête...l'expression libre et même l'imprimerie !

En ce qui concerne la « classe-promenade », Freinet ne se plaint pas de ses difficultés à respirer, mais plutôt de l'ennui en classe. Cependant il parle d'une « *planche de salut* ». Il y avait donc une souffrance.

Freinet écrit :

« *La classe promenade fut pour moi une planche de salut.* »

Plus loin il poursuit :

« *Nous observions la campagne aux diverses saisons, quand l'hiver les grands draps étaient étalés sous les oliviers pour recevoir les olives gaulées, ou quand les fleurs d'oranger épanouies au printemps semblaient s'offrir à la cueillette. Nous n'examinions plus scolairement autour de nous la fleur ou l'insecte, la pierre ou le ruisseau. Nous les sentions avec tout notre être, non pas seulement objectivement, mais avec toute notre naturelle sensibilité. Et nous ramenions nos richesses : des fossiles, des chatons de noisetier, de l'argile ou un oiseau mort.* »

Au cours des classes-promenades l'affectif s'introduit dans les rapports maître-élèves. On est loin du besoin de l'estrade du maître. On s'en va tout droit vers le texte libre. :

« *Nous nous parlions, nous nous communiquions sur un ton familier, les éléments de culture qui nous étaient naturels et dont nous tirions tous, maître et élèves, un profit évident.* »

A ce stade, Freinet marque une certaine insatisfaction qui va l'amener vers la recherche d'une technique qui sera le point de départ d'une nouveauté pédagogique qui fera grand bruit : **l'imprimerie à l'école :**

« *Quand nous retournions en classe, il était naturel que nous écrivions au tableau le compte-rendu de la « promenade » ...*

La vie s'arrêtait à cette première étape. Faute d'outils nouveaux et de techniques adéquates...alors que... nous avions dans la tête, vivaces et parlantes, des images de la promenade. »

Les enfants commencent à écrire librement des textes concernant leur vie personnelle. D'abord appelés rédactions libres, puis, un sarthois, Louis Leroux, un des militants de la première heure apportera le terme : *texte libre*.

(Il semble bien qu'on ait redécouvert là ce que préconisait John Locke à la fin du 17^{ème} siècle dans son ouvrage « *Pensées sur l'éducation* » :

« [...] *il ne sera pas mauvais d'engager souvent les enfants, aussitôt qu'ils en seront capables, à raconter eux-mêmes une histoire sur des choses qu'ils connaissent bien. On commencera par corriger dans leur récit la faute la plus grave qu'ils auront commise dans l'arrangement de leur sujet. Quand on aura remédié à cette faute, on passera à une autre ; ainsi de suite, de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'elles soient toutes corrigées, au moins celles qui ont de la gravité¹.* »

¹. Jean PALMERO, *Histoire des institutions et des doctrines pédagogiques par les textes*, op. cit., p. 193.

Les moyens pour dupliquer un texte sont, à l'époque, extrêmement réduits. On ne connaît que la « la Pierre Humide ». Avec ce moyen on tire à peine une quinzaine d'exemplaires du texte, et encore, à peine lisibles. Freinet va rechercher du matériel d'imprimerie adapté aux besoins de sa classe.

L'imprimerie, non plus, n'était pas une nouveauté pédagogique. Il le sait.

Paul Robin, à la fin du 19^{ème} siècle faisait imprimer les enfants, mais dans un but professionnel, Cousinet fait publier par un imprimeur les textes d'enfants et bien d'autres éducateurs de *l'Education Nouvelle* utilisent l'imprimerie. Freinet le reconnaît lui-même dans un texte de l'ouvrage « *le journal scolaire* » publié par les éditions Rossignol en 1957 :

« Ce qui compte d'abord pour l'Ecole, pour les enfants et pour leurs maîtres, c'est moins l'historiques des techniques et méthodes que leur adaptation aux nécessités pédagogiques.

Nous dirons cependant que nous ne reconnaissons qu'une « antériorité » : c'est la réalisation, après la guerre 1914-1918, par l'Ecole Decroly (Belgique) du « Courrier de l'Ecole », imprimé à l'Ecole même selon une formule que nous avons exploitée et diffusée. »

Freinet en fera une technique nouvelle.

On imagine mal, aujourd'hui, l'importance de la chose imprimée à l'époque des années 20. Il y avait peu de moyens pour communiquer : Très peu de téléphones. Pas de radio. Seul ou presque, le bouche à oreille. Le journal, plutôt hebdomadaire. Et qui était abonné à un quotidien ? La majesté de l'impression faisait de l'imprimé presque parole d'Evangile.

Les enfants impriment : c'est une révolution : c'est la démystification du texte imprimé.

Freinet compte sur l'imprimé pour une communication entre les enfants partout dans le monde.

Il introduit l'imprimerie à l'école en 1924. Dès 1925 il entreprend un échange d'imprimés avec une école de Villeurbanne.

Il écrit dans son livre « *L'imprimerie à l'école* » :

« L'annonce de cet échange avait suscité dans ma classe une joie et une curiosité étranges. Et lorsque les premiers imprimés sont arrivés, il aurait fallu voir avec quelle avidité les élèves lisaient la pensée de leurs camarades de Villeurbanne ! Que de réflexions ! Que d'interrogations !... »

Mais, plus intéressant encore, c'est sa réponse au journal milanais « *Corriere della sera* » traduit, et repris par le journal « *Le Petit Niçois* » dans son édition du 21 juillet 1926, qui l'accuse de vouloir faire de ses élèves de mauvais écrivains inutiles au lieu d'en faire des coiffeurs, des entrepreneurs, des charcutiers. Les élèves de Freinet avaient, à l'époque entre 6 et 9ans !

Il écrit :

« Je n'ai pas la prétention de vouloir faire de mes élèves des écrivains, ni même de futurs imprimeurs. Au lieu de les contraindre à lire sur des livres écrits par les adultes des histoires ou

des pensées qu'ils ne comprennent jamais parfaitement, je les invite à imprimer leur propre pensée, à raconter et à fixer ce qu'ils voient autour d'eux, y compris le travail des coiffeurs, des entrepreneurs et des charcutiers...j'espère que, devenus grands, mes élèves se rappelleront ce que sont les feuilles imprimées : de vulgaires pensées humaines, hélas ! bien sujettes à erreurs. Et que, de même qu'ils critiquent aujourd'hui leurs modestes imprimés, je souhaite qu'ils sachent lire et critiquer, plus tard, les journaux qu'on leur offrira. »

L'imprimerie à l'école va ouvrir une voie aux échanges, à la correspondance internationale : c'est un moyen apporté à son **refus de la guerre et qui va amener à introduire l'internationalisme à l'école.**

« Prolétaires de tous les pays unissez-vous... » dit le Manifeste du parti communiste de Marx et Engels 1848

Il écrit dans *L'Ecole Emancipée* du 23 octobre 1920 :

« L'internationale pédagogique combattra la haine entre les peuples, donc la guerre, par l'école unique, l'école vraiment active, celle-ci, au lieu d'apprendre des matières à l'enfant, n'aura en vue que le développement de son être. »

« Des mots qui ne restent que des mots sont presque des mensonges. »

A écrit son ami Henri Barbusse.

Dans « l'Ecole Emancipée » organe de son syndicat et dans « Clarté », journal de son ami Henri Barbusse, il invite ses camarades instituteurs révolutionnaires à le suivre par des actes.

Alors que la guerre vient seulement de s'achever.... Et Freinet a un correspondant allemand : Silms.

Comment pourrait-il ne pas songer à une correspondance internationale comme la sienne, d'abord entre instituteurs puis entre élèves ?

Toujours dans *L'Ecole Emancipée*, le 18 juin 1921, il lance un appel aux internationalistes :

« Il faudrait tout de même penser un peu à cette internationale, et nous rappelant la devise : l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, ne pas nous décharger tranquillement de nos devoirs d'internationalistes sur un bureau qui ne pourra jamais être qu'un centre directeur et coordinateur. »

Plus loin, dans le même article :

« ...que chacun se cherche un correspondant dans le pays dont il connaît la langue et l'internationale sera née...Que ceux, maintenant, qui ne se contentent pas de la langue qu'ils connaissent – parfois imparfaitement – apprennent l'Espéranto... Pour un Espérantiste, les correspondants abondent... On a la joie de sentir dans des pays lointains, des hommes... avec qui on s'est battu peut-être... et qui pensent comme nous, et qui aiment les mêmes choses. On découvre en eux des frères – n'est-ce pas Silms ! – et on les aime. »

On peut imaginer, sans peine, comment Freinet a pu avoir l'idée des échanges entre classes, échange d'imprimés d'abord puis de journaux scolaires, puis de lettres et de colis et de voyages-échanges...

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, » Freinet en parle comme d'une devise. On dirait plutôt aujourd'hui qu'il s'agit d'un slogan.

C'est une reprise en compte des idées énoncées par Karl Marx lors de la création de l'AIT (Association Internationale des Travailleurs : 1864) dont voici un extrait

Considérant :

- *Que l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes ; que la lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière n'est pas une lutte pour des privilèges et des monopoles de classe, mais pour l'établissement de droits et de devoirs égaux, et pour l'abolition de toute domination de classe*

Freinet, à partir de cette idée en élargit la portée.

C'est un des points fondamentaux de l'organisation de la pédagogie de Freinet :

on ne s'émancipe que par soi-même

Comme il l'a rappelé déjà dans « *Capitalisme et culture* » (*Ecole Emancipée du 22 mai 1920*) citée plus haut.

« *La connaissance des autres ne rend pas du tout expérimenté.* »

Cela participe du principe : seule sa propre expérience compte.

Il reprend le sens de cette formule assez souvent en l'appliquant aux instituteurs par exemple : Il invite les instituteurs à s'émanciper eux-mêmes.

En 1929, par exemple, dans le bulletin de *L'imprimerie à l'Ecole* il écrit :

« *La libération de l'école populaire viendra d'abord de l'action intelligente et vigoureuse des instituteurs populaires eux-mêmes.* »

1924, l'année même où il met en place l'imprimerie dans sa classe, il y organise une coopérative scolaire.

Et il est peut-être intéressant de relire l'article 1 de la charte de « *L'Association Internationale des Travailleurs* » de Karl Marx :

Art. 1. - *L'Association est établie pour créer un point central de communication et de coopération entre les sociétés ouvrières des différents pays aspirant au même but, savoir: la protection, le progrès et le complet affranchissement de la classe ouvrière.*

L'idée de coopérative a ses origines dans les écrits des socialistes du 19^{ème} siècle (Fourrier, Owen, Saint Simon, Proudhon...et dans la charte de l'AIT.

Freinet lui-même en a créées plusieurs à Gars et autour de Gars : coopératives de production et coopératives de consommation, et même un syndicat d'électrification,

L'idée est d'organiser de nouveaux rapports économiques pour remplacer ceux mis en place dans la société capitaliste.

L'organisation de la coopérative scolaire est calquée sur celle des associations coopératives adultes de l'époque : Un bureau, président(e), secrétaire, trésorier(ère). Assemblée Générale des Membres (Hebdomadaire en général)...

Comme on peut le lire dans un article du numéro 62 du Bulletin de Amis de Freinet « *Les deux Freinet* » » (page 6) rapportant les paroles de Maurice Berteloot ancien directeur de l'école Freinet du Pioulier de Vence prononcées lors de son intervention aux journées d'études de l'ICEM en Juin 1994 à ROANNE.

Parlant du temps de ses 20 ans Maurice Berteloot dit :

« Autrement dit, la coopération, pour nous, à cette époque-là, c'était de préparer nos enfants à changer une société, du point de vue économique, par des organismes qu'on appelait des coopératives. Nous à l'école, on apprenait à changer la société par la coopération. »

Je confirme. J'ai même été appelé dans les années 60 à participer à un colloque organisé à Laval par les sociétés coopératives de toutes natures, y compris bancaires, pour y présenter la coopérative scolaire selon Freinet.

La coopérative scolaire, non plus, ne date pas de Freinet. Dans « Un appel aux enseignants » paru dans « *Le petit Almanach de la Coopération 1900* » le professeur Léopold Mabilieu invite à enseigner la coopération pour une éducation active du civisme. Il estimait que les instructions de 1882 sur la morale n'avaient pas atteint leur but.

En 1923, Bartélémy Profit avait lancé l'idée de la coopérative scolaire. je crois savoir que Freinet avait même eu quelques relations avec lui.

Ce que propose Profit est « *une petite entreprise économique* » que certains appelleront « *coopérative tiroir* » et que, en 1971, de passage à Laval, l'Inspecteur Général Toraille, alors président de l'OCCE, qualifiera de « *coopérative épicerie* » pour la distinguer de la coopérative pratiquée par les enseignants Freinet.

Par ailleurs Freinet ne ménage pas sa peine pour transformer l'école. Il part à la recherche d'éléments susceptibles d'apporter de nouvelles techniques pédagogiques.

La pédagogie Freinet est évolutive. Ce sont de nouvelles sources qu'il adapte pour les rendre cohérentes avec la pédagogie populaire et prolétarienne qu'il entend promouvoir.

Il s'en va voir ce qui se passe dans les écoles qui expérimentent de nouvelles formes ou techniques pédagogiques et en rend compte dans « l'Ecole Emancipée » et dans Clarté ».

(La reconnaissance de son invalidité lui permet de voyager à tarif réduit.)

En 1922, il visite les écoles libertaires de Hambourg où enseigne son ami Silmss. Il semble qu'il en revient un peu déçu. Ce type d'enseignement ne lui convient pas.

Il prend des contacts avec un certain nombre de pédagogues de l'Education Nouvelle et adhère au groupe de Cousinet.

Il adhère à la Ligue de l'Education Nouvelle créée par Ferrière qui deviendra un ami et fidèle soutien.

Il participe à ses congrès comme à ceux de l'ITE (Internationale des Travailleurs de l'Enseignement.)

En 1925, il visite des écoles en Russie. Il s'inspirera de ce qu'il y a vu notamment de techniques pratiquées par Pistrak, mais sans donner aucun nom de pédagogue.

Pourtant, dans une lettre adressée à Georges Cogniot, beaucoup plus tard, le 12 juin 1951, il écrit : « Là, je te dis mon accord avec ce que tu dis. L'œuvre de Makarenko elle est sur tous les points celle à laquelle nous nous appliquons et on se rendra compte un jour de la similitude totale de nos deux pédagogies. » (Cité par Victor. Acker , Célestin Freinet, 1896-1966, *L'histoire d'un jeune intellectuel. L'harmattan ed.*)

Il croit avoir vu en Russie, une école de classe mais pas de parti « car, écrit-il dans « l'Ecole Emancipée », *j'estime indéfendable une école qui serait asservie à un parti* ».

Il y rencontre la femme de Lénine, Nadejda Kroupskaïa. Elle est admiratrice de la pédagogie moderne notamment de la pédagogie américaine.

Il écrit un livre « *Un mois avec les enfants russes* »

De ces différents contacts il rapporte des techniques pédagogiques qu'il va mettre en œuvre dans sa classe, souvent en les modifiant.

Par exemple :

Il s'intéresse à la pédagogie américaine. Il en tire les fichiers autocorrectifs, non sans réticences ainsi que le signale Gérard Schlemminger dans la revue *Tracé N°3*. Il cite Freinet :

« *La technique de Winnetka est, à notre avis, une des dernières et des plus parfaites des réalisations capitalistes qui vise à augmenter le rendement, à accumuler les connaissances sans se soucier d'une façon précise de l'utilisation humaine qui en sera faite.* »

(Célestin Freinet dans « *L'imprimerie à l'école* » N° 49, février 1932, p.141)

Mais après discussions et contestation avec les camarades du groupe de l'Imprimerie à l'Ecole, deux ans plus tard, il écrit :

« *...Il s'agit ensuite d'acquérir le mécanisme des opérations. Pour cette partie une réalisation précieuse, collective et d'ailleurs unique au monde a été mise au point sous la direction de Washburne à Winnetka. Nous avons obtenu l'autorisation –exclusive pour la France- de la reproduire et nous l'amenderons en faisant une édition sur fiches qui facilitera le travail libre.* »

(Célestin Freinet dans « *L'imprimerie à l'école* » N°10, juillet 1934, p.537.)

Freinet songe à la notion de méthode naturelle d'apprentissage :

Il tente avec sa fille Madeleine dites « Balouette » un apprentissage de la lecture et de l'écriture libre de tout enseignement didactique. La question est : l'enfant placé son environnement culturel peut-il apprendre à lire et à écrire comme il apprend à parler (peut-être même à marcher). Tout cela est lié au développement physiologique des enfants aux interactions des individus avec leur environnement, au tâtonnement expérimental et suppose une liberté dans la recherche.

Ces idées proviennent plus de l'observation des enfants que d'un antécédent socialiste ou marxiste. Il s'agit, non pas d'une méthode de la nature en général, mais d'une réflexion sur les possibilités de la nature humaine sur les aptitudes à acquérir naturelles de l'enfant.

« *Quand l'enfant apprend la marche, on ne lui explique pas qu'il faut mettre un pied devant l'autre, seulement on l'aide. On fait de même pour le langage ; pourquoi pas pour la lecture et les autres acquisitions ?* ». Disait-il

La recherche sur la méthode naturelle et le tâtonnement expérimental s'est surtout développée après la guerre avec des camarades comme Paul Le Bohec et Edmond Lémery. Elle se poursuit aujourd'hui.

L'organisation du « Groupe d'entre aide Pédagogique » qui par la suite a pris le nom de « L'Imprimerie à l'Ecole » et qui est devenu un véritable mouvement international, permet à chaque membre d'apporter sa pierre à l'organisation pédagogique dans les classes. La pédagogie s'enrichit dans le mouvement par l'apport de ses membres eux-mêmes.

Dans les congrès, Freinet invite les camarades ayant tenté des expériences dans leur classe à venir exposer ce qu'ils ont trouvé et au besoin, il demande qui voudra participer à former un groupe de recherche sur le sujet.

Pendant le temps de sa détention et de sa mise en résidence surveillée, Freinet a écrit des livres qui font le point sur ses idées pédagogiques et philosophiques. Il a pris une stature qui le place désormais comme le leader incontestable de cette pédagogie qu'il prône avec ses camarades depuis plusieurs dizaines d'années.

L'après-guerre marque une certaine évolution de Freinet, non seulement en regard l'Education Nouvelle, mais aussi dans ses idées pédagogiques. Peut être aussi, certains le lui reprochent, fait-il preuve d'une intransigeance nouvelle dans son attitude de responsable d'un mouvement pédagogique. Certains parleront alors de « deux Freinet », la guerre ayant, pour eux marqué, chez Freinet un tournant.

Pourtant, le livre « *La pédagogie Freinet au quotidien.* » rédigé par un groupe de responsables de l'association « Amis de Freinet », montre, au travers des 101 témoignages de militants, l'importance de l'impact que Freinet a laissé près de ceux qui l'ont accompagné dans la recherche d'une nouvelle pédagogie.

En 1942-1943, il a été l'objet d'attaques virulentes de la part des communistes du groupe nord-africain de l'Education Nouvelle. Il va faire preuve de prudence, prendre des distances avec le GFEN et les différents groupes pédagogiques et va fonder un institut, l'ICEM, pour sauvegarder l'indépendance et la spécificité de la pédagogie que le mouvement qu'il anime met en œuvre. De plus, la CEL, dont il assure l'essentiel de son organisation, est fragile économiquement, l'ICEM permettra la poursuite des recherches pédagogiques à l'abri d'une faillite toujours possible.

La société a changé, le monde rural s'est vidé au profit d'un monde industriel. Freinet a conscience de ces transformations. Son désir de voir l'Administration prendre en compte la pédagogie qu'il préconise, l'amène à tenter des compromis.

Au cours de ses dernières années de vie, **Freinet, lui-même, se convertit à l'enseignement programmé et lance avec son enthousiasme habituel, l'usage des boîtes enseignantes qu'il a inventées à l'aide d'un bricolage qui a caractérisé nombre de ses inventions d'outils pédagogiques.**

S'éloigne-t-on des sources originelles de la pédagogie Freinet ?

La volonté proclamée de la mise en place d'une école populaire, voire prolétarienne, est-elle aussi présente qu'à l'origine de ses recherches ?

Certains de ses camarades s'émancipent, développent des points particuliers de la pédagogie pensée par Freinet et les pionniers de l'Ecole Moderne. Ils mettent en valeur des points particuliers pour lesquels ils développent une » pédagogie particulière comme, par exemple, la pédagogie institutionnelle, l'expression-création, l'autogestion. Certains mêmes quittent le leader pour créer leur propre mouvement.

La dernière intervention de Freinet aura été faite sous forme d'un appel enregistré au congrès de Perpignan en 1966. Elle montre la confiance renouvelée en ses camarades du mouvement pour poursuivre son œuvre.

1966, Freinet a 69 ans, il a beaucoup donné, beaucoup travaillé et il est aussi très fatigué. En mars, il tombe gravement malade.

Peu de temps après, à Pâques, s'ouvre le XXIIème congrès de l'Ecole Moderne.

Ce congrès a lieu à Perpignan. Jusqu'alors Freinet a toujours été présent à tous les congrès depuis la création du mouvement et de son premier congrès à Tours en 1927. Mais, en ce printemps 1966 son état de santé ne lui permet pas le voyage et pour la première fois, il ne pourra y participer.

La séance inaugurale est l'occasion, pour les camarades du mouvement, de lui rendre, en son absence, un hommage unanime. Freinet, lui, a décidé d'adresser aux congressistes un message enregistré sur bande magnétique, il est ainsi présent parmi eux par sa voix.

Nul ne saura jamais dans quel état d'esprit était Freinet au moment de l'enregistrement, se sentait-il atteint définitivement ?

On peut le penser car, dans son message, il appelle les camarades « *à prendre les guides, près de lui, pour le décharger des tâches écrasantes que désormais il ne pourra plus assurer en totalité* ». il demande même aux éducateurs modernes de « *prendre en main leur mouvement à l'image des enfants d'Ecole Moderne qui savent se porter responsables de l'organisation de leur classe* ».

Peut-on alors considérer ce message parlé comme une sorte de testament qui léguerait aux acteurs de l'ICEM alors réunis en congrès le mouvement pédagogique qu'il a créé ? Cela ne semble pas impossible si on examine l'ensemble du texte du message. Il donne ce qu'on appellerait aujourd'hui sa « feuille de route » et il appelle à mobiliser « *toutes les aptitudes d'esprit, de cœur et de volonté de la grande masse de nos camarades* ». Il les appelle même à s'ouvrir à la recherche, notamment à poursuivre le travail qu'il a commencé d'entreprendre sur le « *Tâtonnement expérimental* », à montrer le chemin aux scientifiques grâce à l'avance que le mouvement a pris en psychologie et en pédagogie.

Dans un des moments les plus pénibles de sa vie, on retrouve Freinet égal à lui-même, malgré la gravité de l'instant, toujours optimiste. Il tire de ce moment difficile, selon son habitude, une vision positive tournée vers l'avenir. Un avenir avec ou sans lui, « *généreux de projets et de rêves* ». Comme toujours il reste ouvert aux autres et demande qu'on sonne « *le ralliement des bonnes volontés et des courages pour qu'ils viennent se joindre à l'imposante équipe des éducateurs de l'Ecole Moderne* ».

Comme on est loin du repli sur soi prôné par quelques uns de ceux qui aujourd'hui se prétendent être les uniques successeurs de sa philosophie !

50 ans après sa mort, le mouvement qu'il a initié est encore bien vivant et dynamique. Il faut croire qu'il a su trouver les moyens de donner suffisamment de force pour l'émancipation de chacun puisque le mouvement perdure et ouvre encore des perspectives à une pédagogie d'avenir.

Freinet. Paradoxal , mais pas en contradiction avec lui-même.

Si je devais faire part du « comment » je vois Freinet, alors je vous dirais que c'est pour moi un homme paradoxal dans le meilleur sens du terme. Il n'hésite pas à utiliser les extrêmes pour faire réussir les projets humanistes pour lesquels il s'est engagé.

C'est un pacifiste, mais pour la défense des libertés et du respect de l'homme il n'hésite pas à s'engager dans la guerre.

Il institue la coopération et y défend l'individualisme.

Il y a chez lui une forme d'orgueil dans une profonde modestie.

Il se sert du destin qui le domine pour l'utiliser et le faire basculer à son profit comme on peut le faire au judo.

La place qu'il propose au maître d'école dans sa classe c'est celle d'un monarque qui y fait régner la démocratie.

Il affiche une bonhomie et une ouverture aux autres et est pourtant totalement déterminé à aller au bout de ses idées et de ses projets.

Il a, à la fois, le calme de l'eau du lac et l'impétuosité du torrent.

Il laisse à ses camarades la liberté du choix de leurs initiatives dans le mouvement, mais reste le leader incontesté qui y maintient la mise en œuvre de ses engagements.

Il se livre tout entier dans ses discours à la faconde méridionale, mais demeure profondément pudique.

Autant il est disert, autant il est secret.

Il écrit : « *Si la grammaire était inutile...* » et cependant propose à ses camarades d'adopter un petit manuel de grammaire qu'il juge simple et à la portée des enfants.

« *Plus de manuels scolaires.* » dit-il, mais Elise écrit à sa mère : « *ce n'est pas aux manuels scolaires que nous nous attaquons, mais à l'usage qui en est fait.* »

Il veut une littérature enfantine créée par les enfants, mais charge son camarade Fautrad de constituer une petite bibliothèque enfantine de textes d'auteurs simples à lire pour les enfants.

Entre la programmation et le tâtonnement expérimental et la méthode naturelle, il y avait là une contradiction à résoudre.

(Maurice Berteloot « les d»ux Freinet » Bulletin des Amis des Amis de Freinet N° 62)

A sa mort, il laisse à ses camarades de l'ICEM une pédagogie évolutive qu'il sait encore en devenir,

Le texte présenté lors de la conférence

Les sources historiques que Freinet a pu mettre en pratique dans sa pédagogie. Evolution de la pédagogie Freinet.

Pour comprendre quelles ont été les sources historiques qui ont guidé les choix des idées de Freinet dans la mise en place de sa pédagogie il faut essayer de se replacer dans le contexte de ce qu'il a vécu, dans sa vie personnelle, avant le début de ses recherches.

Il nous emble important aussi, de replacer les évènements dans leur chronologie afin de mieux appréhender leur influence sur Freinet lui-même. :

Nous verrons qu'il est profondément marqué par **son enfance** passée dans un petit village de montagne, pauvre et isolé, **en communion avec la nature**, au tout début du 20^{ème} siècle.

Qu'il vient de traverser l'épisode tragique de **la guerre**.

Que le traumatisme de **sa blessure** l'empêche de respirer normalement.

Et que l'immobilité forcée de sa convalescence lui a donné **le temps de la lecture**, celle des grands pédagogues du passé et celle de ceux de ses contemporains de « l'Education Nouvelle ».

Aussi, qu'il s'est intéressé, aux **écrits des socialistes du 19^{ème} siècle**.

Ces lectures l'ont amené à mûrir une réflexion sur les moyens de changer la société par l'éducation.

On ne peut pas, non plus, ignorer ce qu'était la vie quotidienne au début du 20^{ème} siècle., **le contexte plus général (historique, politique, social, économique, humain et pédagogique) hérité des luttes du 19^{ème} siècle,**

Nombreux sont ceux qui, au sortir de la guerre, entendent changer le monde.

Ajoutons à cela le caractère de l'homme Freinet, volontaire et bien trempé.

Il lui fallait avoir des qualités exceptionnelles pour entreprendre un projet révolutionnaire dont le but final est de construire, par l'école, une nouvelle société.

On ne peut pas non plus passer sous silence le charisme de l'homme, son exceptionnelle écoute et son ouverture aux autres.

De plus, c'était un **travailleur acharné**.

Voilà un petit essai d'une présentation succincte de la société française en 1920, date à laquelle débute la réflexion de Freinet pour la recherche d'une nouvelle pédagogie.

Nombre des idées développées par les socialistes du 19^{ème} siècle seront des sources essentielles qui vont alimenter les idées pédagogiques de Freinet

Tout d'abord on est au lendemain d'une guerre qui a laissé tout un peuple meurtri, mais aussi dans **la reprise d'un bouillonnement d'idées que la guerre avait, pour une grande part, interrompu.**

Les idées des socialistes révolutionnaires vont ressurgir avec d'autant plus de force que la révolution russe vient tout juste d'ouvrir un immense espoir de lutte contre les inégalités sociales. (27 mois avant la nomination de Freinet à Bar-sur-Loup, à peine plus de deux ans !).

Freinet pense que le capitalisme est une des sources des conflits.

La population française est profondément divisée. La République a, tout juste, 45 ans d'existence. **L'école publique laïque, gratuite et obligatoire vient d'être mise en place** il y a à peine plus de 20 ans. (même peut-être un peu moins en ce qui concerne les écoles de filles)

La République demeure fragile. Au moins dans l'esprit d'une partie de la population..

Les instituteurs sont, plus ou moins ouvertement chargés de la consolider dans la nation. On parle d'eux comme « des hussards de la République ». Des gens austères dans une classe austère.

Paul Le Bohec en fait un portrait dans l'ouvrage *le mouvement Freinet au quotidien* (p.19) :

« C'était des saints laïcs. Ils étaient consciencieux, austères, irréprochables. C'était des hommes de devoir... ...Ils faisaient tout ce qui se doit pour ne pas faillir à leur tâche d'instituteurs de l'instruction publique. »

Dans la population on constate **une fracture entre une droite conservatrice proche d'une église encore attachée en partie à la royauté et les républicains,**

Les partisans de droite dont certains sont nostalgiques de la royauté, traités de « chouans » par les républicains en souvenir des guerres de Vendée, s'opposent violemment aux républicains qualifiés de « rouges ».

Voilà donc le contexte dans lequel Freinet grand blessé de guerre prend son poste.

C'est dans ce climat de luttes politiques et sociales, mais aussi **d'immense espoir dans la possibilité d'ouvrir à un avenir meilleur,** plus juste socialement, plus ouvert internationalement que Freinet va commencer sa carrière d'instituteur.

Mais à quel homme avons-nous affaire, dans quel état physique est alors Freinet ?

**Dans quel état d'esprit ?
Quels vont être ses choix, ses réactions ?**

C'est un homme qu'on pourrait croire brisé par la guerre et sa blessure, mais ce serait méconnaître les ressources de Freinet dans l'adversité.

On pourrait croire l'homme, brisé

Le 6 octobre 1918, il écrit dans son carnet de campagne (c'est encore la guerre l'armistice sera signé un peu plus d'un mois après.)

« *Je suis encore debout, mais hélas, sans vouloir être pessimiste, je ne vaud pas lourd.* »

Mais l'homme est volontaire :

Et pourtant, le 14 novembre 1918 l'armistice à peine signé, il demande un poste à l'Inspecteur d'Académie pour commencer l'année 1919.

Sans réponse il renouvelle sa demande le 7 janvier 1919.

Il est nommé à Contes le 17 janvier puis à Daluis le 28 avril après un congé du 17 février au 28 avril.

C'est un homme perçu comme diminué physiquement et psychologiquement :

Il part passer ses vacances d'été en 1919 à Gars. Sa blessure l'obligera à y rester jusqu'au 31 décembre.

Il y reçoit la visite de son inspecteur primaire venu prendre de ses nouvelles.

Celui-ci écrit à l'Inspecteur d'Académie le 24 octobre 1919 :

« *J'ai vu hier M. Freinet à Gars. il est surtout déprimé. Je doute qu'il puisse être à même de faire convenablement une classe. Il ferait bien, je crois, de chercher une autre situation dans une autre administration, mais il répugne à faire un effort nouveau.* »

Brisé il est pourtant déterminé :

En novembre, la blessure s'ouvre à nouveau. Il quitte quelque temps Gars pour être hospitalisé à Nice. De l'hôpital, quelques semaines après le passage de son inspecteur, il écrit à l'Inspecteur d'Académie qu'il espère être guéri pour reprendre un poste au 1^{er} janvier 1920.

N'ayant pas reçu de réponse, il renouvelle sa demande le 4 décembre :

« *Ma blessure s'étant refermée, je serai disponible...* » écrit-il.

On ne peut guère mieux décrire le caractère déterminé de cet homme-là.

:

Il écrit son 1^{er} article *L'Ecole Emancipée*, le 22 mai 1920 : *Capitalisme et culture*, alors qu'il avait été inspecté le 12 mai et avait reçu un rapport dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'était pas élogieux ; L'Inspecteur d'Académie y avait même ajouté une petite remarque qui se terminait ainsi :

« *... qu'il se demande lui-même s'il a fait ce qu'il a pu. Qu'il voie aussi si la profession lui convient ou non ?* »

Il venait de prendre son poste. Il avait réagi.

Ce n'était pas dans son tempérament de se laisser abattre.

Ce qui est intéressant à retenir c'est le **positif qu'il tire d'une situation négative**. C'est une manière d'être qui ne le quittera pas de toute sa vie. Dans les pires moments il restera optimiste. C'est un trait permanent de son caractère.

C'est un homme clairement engagé politiquement.

En 1920, il a déjà fait clairement son choix syndical et politique qui sera le terreau où il puisera les idées directrices de sa pédagogie. Un engagement à servir les enfants du peuple, des prolétaires disait-on à l'époque.

C'est un pacifiste comme beaucoup des anciens combattants de 14-18 :

Il a déjà écrit un petit ouvrage en 1919, publié en 1920, tiré de son carnet de campagne dont le titre « Touché » raconte sa blessure.

En voici les dernières lignes significatives :

« Malheureux compagnons, vous voyiez encore ce matin une auréole de gloire.

Non nous ne sommes pas « glorieux », nous sommes « pitoyables ».

Elle ne reviendra plus ma jeunesse perdue. Les feuilles ont poussé trop tôt cette année. »

Pour lui sa lutte pour la paix passera par l'action à l'école.

Mettre en place une éducation à la paix, ce sera une idée permanente transversale dans sa recherche pédagogique.

L'engagement politique et révolutionnaire de Freinet n'était donc pas tout à fait nouveau.

La guerre, sans doute, n'avait fait que le renforcer.

Rien d'étonnant donc que, dès 1920, il ait fait le choix de s'engager dans un syndicat révolutionnaire : *L'Ecole Emancipée*. Un syndicat né d'une révolte des instituteurs-adjoints contre les excès d'autoritarisme des directeurs d'écoles. Les adjoints s'étaient, à l'origine, regroupés dans ce qu'ils avaient appelé des « *Emancipations* ».

Le titre même de ce groupe dans lequel il s'engage est tout un symbole pour ce qui est d'une idée directrice qui va orienter toute sa pédagogie. .

Le 23 octobre 1920 il écrit dans *L'Ecole Emancipée* :

« Notre congrès de Bordeaux a été avant tout un congrès politique, très intéressant, certes et sans doute peut-être nécessaire. Mais nous n'avons pas su y montrer que nous étions instituteurs. Nous nous sommes posés en syndicalistes révolutionnaires, mais jamais en instituteurs révolutionnaires. Et là est peut-être la voie infailible, car, sans la révolution à l'école, la révolution politique économique ne sera qu'éphémère. »

C'est sur le tas, par le contact des élèves avec la nature et leur environnement que vont débiter les premières recherches pédagogiques de Freinet.

Sa blessure l'amène à sortir hors des murs de la classe, dans la nature, et à mêler la classe à la vie du village.

Son amour de la nature va amener l'idée de mettre l'école dans la vie.

Mais quoiqu'on ait pu en dire, ce sera d'abord, en partie au moins, **sa blessure qui va être à l'origine de la mise en œuvre de sa recherche pédagogique.**

Dans son livre « *Elise et Célestin Freinet, Souvenir de notre vie* » sa fille parle de ce qu'était Gars, son village natal :

« ...le village vivait donc pratiquement en autarcie. Chaque famille possédait une basse-cour, un ou deux cochons, et des chèvres et des moutons que gardait un berger... »

Et il arrivait que ce fût lui, Freinet enfant, le berger.

Il raconte parlant de son enfance :

« *J'étais seul maître de mon troupeau, une trentaine de brebis et de chèvres, **comme un vrai berger.*** »

Il écrit ailleurs :

« *L'école m'a laissé bien peu de souvenirs comparativement à ceux qui me restent hors de l'école. Si mes journées de classe avaient été illuminées par quelque enthousiasme puissant, par la joie de vivre, de croire et de vaincre, je ne chercherais pas en vain les traces qui auraient dû en rester. L'école ne m'a pas marqué, ni en bien, ni en mal.* »

Il y a là, des éléments qu'il va développer dans sa pédagogie et dans sa philosophie de la vie.

D'abord, le rapport à la nature, la classe dans la vie, la vraie vie.

Parlant de l'école, dans un article de *L'Ecole Emancipée* N°32 du 7 mai 1921 intitulé : *Comment rattacher l'école à la vie*, il écrit :

« *L'école n'est pas le lieu où on apprend telle ou telle chose d'un programme défini. **L'école doit être l'apprentissage de la vie.** Et c'est ce qu'on oublie totalement.* »

Le rapport au travail ?: Enfant, Freinet appréciait d'être « **un vrai berger** ». a l'école, il veut le « **vrai travail** » des enfants en « vrai » responsabilité.

L'enfant doit être reconnu comme personne à part entière.

Son premier article (EE N°35 22 mai 1920) rend compte, dans *L'Ecole Emancipée* sous le titre « *Capitalisme et culture* », d'un livre d'un Allemand : *Pédagogie de votre nature la plus intime* d'Adolphe Rochl.

Ce qui compte pour lui ce n'est pas que l'école organise l'accumulation de connaissances, comme le capitaliste accumule l'argent, mais qu'elle soit un outil de formation :

« *Ce faux esprit ne dominait pas moins dans notre culture individuelle et dans nos écoles. On y considérait la matière et non le jeune homme, la jeune fille...La culture n'était que de la matière : plus il y a de matière et plus grande est la culture.* »

Encore :

« *La connaissance des autres ne rend pas du tout expérimenté.* »

Et le maître d'école ? :

« *il ne voyait pas l'enfant, il ne voyait que des formes mais il ne s'efforçait pas à former.* »

L'article poursuit :

« *Il faut d'abord chasser l'ancien « capitalisme de culture ». Les mêmes possibilités de développement pour tous les hommes habiles, c'est notre demande ; - qui s'entend de soi-même. Nous demandons les mêmes possibilités pour toutes les espèces de dons de la nature....* »

Il sait où il veut aller mais ne sait pas encore comment.

Restent à trouver les outils et les techniques pour parvenir à mettre en pratiques les idées fondamentales qui l'animent.

On retrouvera dans la plupart des techniques ou pratiques de la pédagogie prônée par Freinet ce souci de placer les enfants en situation de vraie vie. (la correspondance avec de vrais échanges, le journal scolaire, l'enquête sur l'environnement, et même la coopérative scolaire telle qu'elle était pratiqué au début, différente du « Conseil »...) Faisons une place particulière à l'organisation progressive de la documentation destinée aux recherches des élèves. Fichier scolaire coopératif, BT , fiches guides... Un arsenal pour une autoformation.

(Michel Barré parle de « l'aventure documentaire ».)

L'observation des enfants l'amènera à réfléchir à une méthode naturelle d'apprentissage et au tâtonnement expérimental.

(Notons au passage, l'importance prise par la nature entre les deux guerres, même en médecine. On soigne par le soleil, le grand air, le repos et une vie saine. C'est ainsi que le préventorium et le sanatorium sont considérés comme pouvant soigner la tuberculose.

Dans les années trente, Freinet et Elise considèrent que les enfants ne peuvent bien apprendre s'ils ne sont pas en bonne santé. Ils introduisent dans leur école le naturisme s'inspirant de la méthode du Docteur Vrocho.

A partir de la « classe-promenade », le pragmatisme de Freinet, son sens aigu de l'observation des situations vont l'amener à organiser dans sa classe une cohérence pédagogique nouvelle.

Les instructions ministérielles de 1923, les contacts qu'il prend avec les pédagogues qui militent dans « l'Education Nouvelle », vont le conforter dans ses recherches. Il en rend compte dans « *L'Ecole Emancipée* » pour ses camarades syndicalistes

Freinet reconnaît volontiers ce qu'il a pu apprendre des pédagogues de L'EDUCATION NOUVELLE.

Dans un article publié dans « L'Educateur » N° 19 du 30 juin 1959 pages 25-31 intitulé : « La méthode globale, cette galeuse ! », il écrit :

« *Je ne dirai jamais trop ce que je dois à Pierre Bovet, Claparède, Frerrière, Milles Ademas et Lafendel, Robert Dottrens.* »

Toute sa vie, il profitera habilement des opportunités qui s'offriront à lui, dont il découvre parfois après coup l'intérêt, pour organiser de nouvelles recherches, profitant parfois des contraintes qu'une administration lui impose pour inventer de nouvelles techniques pédagogiques, comme c'est le cas pour le journal scolaire par exemple. (Les frais postaux coûtent moins cher pour l'envoi d'un journal que pour l'envoi d'imprimés)

Toujours ouvert à utiliser ce qu'il découvre, il saura l'intégrer dans l'esprit de la philosophie politique de sa pédagogie.

Il crée des matériels et des outils pour répondre aux nouvelles techniques qu'il introduit dans la classe.

Il va mettre en pratique une sorte de dialectique matérialiste marxiste. Seule, une analyse critique des résultats de l'expérience compte.

La « classe promenade » n'est pas une idée nouvelle.

En ce qui concerne la « classe-promenade », Freinet ne se plaint pas de ses difficultés à respirer, mais plutôt de l'ennui en classe. Cependant il parle d'une « *planche de salut* ». Il y avait donc une souffrance.

Freinet écrit :

« La classe promenade fut pour moi une planche de salut.

Plus loin il poursuit :

« Nous n'examinions plus scolairement autour de nous la fleur ou l'insecte, la pierre ou le ruisseau. Nous les sentions avec tout notre être, non pas seulement objectivement, mais avec toute notre naturelle sensibilité. Et nous ramenions nos richesses : des fossiles, des chatons de noisetier, de l'argile ou un oiseau mort. »

Au cours des classes-promenades l'affectif s'introduit dans les rapports maître-élèves. On est loin du besoin de l'estrade du maître. On s'en va tout droit vers le texte libre. :

« Nous nous parlions, nous nous communiquions sur un ton familier, les éléments de culture qui nous étaient naturels et dont nous tirions tous, maître et élèves, un profit évident. »

A ce stade, Freinet marque une certaine insatisfaction qui va l'amener vers la recherche d'une technique qui sera le point de départ d'une nouveauté pédagogique qui fera grand bruit : **l'imprimerie à l'école :**

« Quand nous retournions en classe, il était naturel que nous écrivions au tableau le compte-rendu de la « promenade » ...

Les enfants commencent à écrire librement des textes concernant leur vie personnelle. D'abord appelés rédactions libres, puis, un sarthois, Louis Leroux, un des militants de la première heure apportera le terme : *texte libre*.

Les moyens pour dupliquer un texte sont, à l'époque, extrêmement réduits. On ne connaît que la « la Pierre Humide ». Avec ce moyen on tire à peine une quinzaine d'exemplaires du texte, et

encore, à peine lisibles. Freinet va rechercher du matériel d'imprimerie adapté aux besoins de sa classe.

L'imprimerie, non plus, n'était pas une nouveauté pédagogique. Il le sait.

Paul Robin, à la fin du 19^{ème} siècle faisait imprimer les enfants, mais dans un but professionnel, Cousinet fait publier par un imprimeur les textes d'enfants et bien d'autres éducateurs de *l'Education Nouvelle* utilisent l'imprimerie. Freinet le reconnaît lui-même dans un texte de l'ouvrage « *le journal scolaire* » publié par les éditions Rossignol en 1957 :

« Ce qui compte d'abord pour l'Ecole, pour les enfants et pour leurs maîtres, c'est moins l'historiques des techniques et méthodes que leur adaptation aux nécessités pédagogiques. »

« Nous dirons cependant que nous ne reconnaissons qu'une « antériorité » : c'est la réalisation, après la guerre 1914-1918, par l'Ecole Decroly (Belgique) du « Courrier de l'Ecole », imprimé à l'Ecole même selon une formule que nous avons exploitée et diffusée. »

Freinet en fera une technique nouvelle.

On imagine mal, aujourd'hui, l'importance de la chose imprimée à l'époque des années 20. Il y avait peu de moyens pour communiquer : Très peu de téléphones. Pas de radio...

Les enfants impriment : c'est une révolution : c'est la démystification du texte imprimé.

Freinet compte sur l'imprimé pour une communication entre les enfants partout dans le monde.

Il introduit l'imprimerie à l'école en 1924. Dès 1925 il entreprend un échange d'imprimés avec une école de Villeurbanne.

Mais, plus intéressant encore, c'est sa réponse au journal milanais « *Corriere della sera* » traduit, et repris par le journal « *Le Petit Niçois* » dans son édition du 21 juillet 1926, qui l'accuse de vouloir faire de ses élèves de mauvais écrivains inutiles au lieu d'en faire des coiffeurs, des entrepreneurs, des charcutiers. Les élèves de Freinet avaient, à l'époque entre 6 et 9ans !

Il écrit :

« Je n'ai pas la prétention de vouloir faire de mes élèves des écrivains, ni même de futurs imprimeurs.... j'espère que, devenus grands, mes élèves se rappelleront ce que sont les feuilles imprimées : de vulgaires pensées humaines, hélas ! bien sujettes à erreurs. Et que, de même qu'ils critiquent aujourd'hui leurs modestes imprimés, je souhaite qu'ils sachent lire et critiquer, plus tard, les journaux qu'on leur offrira. »

L'imprimerie à l'école va ouvrir une voie aux échanges, à la correspondance internationale : c'est un moyen apporté à son **refus de la guerre et qui va amener à introduire l'internationalisme à l'école.**

« Proletaires de tous les pays unissez-vous... » dit le Manifeste du parti communiste de Marx et Engels 1848

Il écrit dans *L'Ecole Emancipée* du 23 octobre 1920 :

« L'internationale pédagogique combattra la haine entre les peuples, donc la guerre, par l'école unique, l'école vraiment active, celle-ci, au lieu d'apprendre des matières à l'enfant, n'aura en vue que le développement de son être. »

Dans « l'Ecole Emancipée » organe de son syndicat et dans « Clarté », journal de son ami Henri Barbusse, il invite ses camarades instituteurs révolutionnaires à le suivre par des actes.

Comment pourrait-il ne pas songer à une correspondance internationale comme la sienne, d'abord entre instituteurs puis entre élèves ?

Toujours dans *L'Ecole Emancipée*, le 18 juin 1921, il lance un appel aux internationalistes :

*« Il faudrait tout de même penser un peu à cette internationale, et nous rappelant la devise : **l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes**, ne pas nous décharger qu'à moitié de nos devoirs d'internationalistes sur un bureau qui ne pourra jamais être qu'un centre directeur et coordinateur. »*

Plus loin, dans le même article :

« ...que chacun se cherche un correspondant dans le pays dont il connaît la langue et l'internationale sera née... Que ceux, maintenant, qui ne se contentent pas de la langue qu'ils connaissent – parfois imparfaitement – apprennent l'Espéranto... »

On peut imaginer, sans peine, comment Freinet a pu avoir l'idée des échanges entre classes, échange d'imprimés d'abord puis de journaux scolaires, puis de lettres et de colis et de voyages-échanges...

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, » Freinet en parle comme d'une devise.

C'est une reprise en compte des idées énoncées par Karl Marx lors de la création de l'AIT (Association Internationale des Travailleurs : 1864)

Freinet, à partir de cette idée en élargit la portée.

C'est un des points fondamentaux de l'organisation de la pédagogie de Freinet :

on ne s'émancipe que par soi-même

Cela participe du principe : seule sa propre expérience compte.

Il reprend le sens de cette formule assez souvent en l'appliquant aux instituteurs par exemple : Il invite les instituteurs à s'émanciper eux-mêmes.

En 1929, par exemple, dans le bulletin de *L'imprimerie à l'Ecole* il écrit :

« La libération de l'école populaire viendra d'abord de l'action intelligente et vigoureuse des instituteurs populaires eux-mêmes. »

1924, l'année même où il met en place l'imprimerie dans sa classe, il y organise une coopérative scolaire.

L'idée de coopérative a ses origines dans les écrits des socialistes du 19^{ème} siècle (Fourrier, Owen, Saint Simon, Proudhon...et dans la charte de l'AIT.

Freinet lui-même en a créées plusieurs à Gars et autour de Gars : coopératives de production et coopératives de consommation, et même un syndicat d'électrification,

L'idée est d'organiser de nouveaux rapports économiques pour remplacer ceux mis en place dans la société capitaliste.

L'organisation de la coopérative scolaire est calquée sur celle des associations coopératives adultes de l'époque : Un bureau, président(e), secrétaire, trésorier(ère). Assemblée Générale des Membres (Hebdomadaire en général)...

Comme on peut le lire dans un article du numéro 62 du Bulletin de Amis de Freinet « *Les deux Freinet* » » (page 6) rapportant les paroles de Maurice Berteloot

Parlant du temps de ses 20 ans Maurice Berteloot dit :

« Autrement dit, la coopération, pour nous, à cette époque-là, c'était de préparer nos enfants à changer une société, »

Je confirme. J'ai même été appelé dans les années 60 à participer à un colloque organisé à Laval par les sociétés coopératives de toutes natures, y compris bancaires, pour y présenter la coopérative scolaire selon Freinet.

La coopérative scolaire, non plus, ne date pas de Freinet. Dans « Un appel aux enseignants » paru dans « *Le petit Almanach de la Coopération 1900* » le professeur Léopold Mabilieu invite à enseigner la coopération pour une éducation active du civisme.

En 1923, Bartélémy Profit avait lancé l'idée de la coopérative scolaire. je crois savoir que Freinet avait même eu quelques relations avec lui.

Par ailleurs Freinet ne ménage pas sa peine pour transformer l'école. Il part à la recherche d'éléments susceptibles d'apporter de nouvelles techniques pédagogiques.

La pédagogie Freinet est évolutive. Ce sont de nouvelles sources qu'il adapte pour les rendre cohérentes avec la pédagogie populaire et prolétarienne qu'il entend promouvoir.

Il s'en va voir ce qui se passe dans les écoles qui expérimentent de nouvelles formes ou techniques pédagogiques et en rend compte dans « l'Ecole Emancipée » et dans Clarté ».

(La reconnaissance de son invalidité lui permet de voyager à tarif réduit.)

En 1922, il visite les écoles libertaires de Hambourg où enseigne son ami Silmss. Il semble qu'il en revient un peu déçu. Ce type d'enseignement ne lui convient pas.

Il prend des contacts avec un certain nombre de pédagogues de l'Education Nouvelle et adhère au groupe de Cousinet.

Il adhère à la Ligue de l'Education Nouvelle créée par Ferrière qui deviendra un ami et fidèle soutien.

Il participe à ses congrès comme à ceux de l'ITE (Internationale des Travailleurs de l'Enseignement.)

En 1925, il visite des écoles en Russie. Il s'inspirera de ce qu'il y a vu notamment de techniques pratiquées par Pistrak, mais sans donner aucun nom de pédagogue.

Pourtant, dans une lettre adressée à Georges Cogniot, beaucoup plus tard, le 12 juin 1951, il écrit : « Là, je te dis mon accord avec ce que tu dis. L'œuvre de Makarenko elle est sur tous les points celle à laquelle nous nous appliquons et on se rendra compte un jour de la similitude totale de nos deux pédagogies. » (Cité par Victor. Acker , Célestin Freinet, 1896-1966, *L'histoire d'un jeune intellectuel. L'harmattan ed.*)

Il croit avoir vu en Russie, une école de classe mais pas de parti « car, écrit-il dans « l'Ecole Emancipée » : « j'estime indéfendable une école qui serait asservie à un parti ».

Il y rencontre la femme de Lénine, Nadejda Kroupskaïa. Elle est admiratrice de la pédagogie moderne notamment de la pédagogie américaine.

Il écrit un livre « *Un mois avec les enfants russes* »

De ces différents contacts il rapporte des techniques pédagogiques qu'il va mettre en œuvre dans sa classe, souvent en les modifiant.

Freinet songe à la notion de méthode naturelle d'apprentissage :

Il tente avec sa fille Madeleine dites « Balouette » un apprentissage de la lecture et de l'écriture libre de tout enseignement didactique. La question est : l'enfant placé son environnement culturel peut-il apprendre à lire et à écrire comme il apprend à parler (peut-être même à marcher). Tout cela est lié au développement physiologique des enfants aux interactions des individus avec leur environnement, au tâtonnement expérimental et suppose une liberté dans la recherche.

Ces idées proviennent plus de l'observation des enfants que d'un antécédent socialiste ou marxiste. Il s'agit, non pas d'une méthode de la nature en général, mais d'une réflexion sur les possibilités de la nature humaine sur les aptitudes à acquérir naturelles de l'enfant.

« *Quand l'enfant apprend la marche, on ne lui explique pas qu'il faut mettre un pied devant l'autre, seulement on l'aide. On fait de même pour le langage ; pourquoi pas pour la lecture et les autres acquisitions ?* ». Disait-il

La recherche sur la méthode naturelle et le tâtonnement expérimental s'est surtout développée après la guerre avec des camarades comme Paul Le Bohec et Edmond Lémery. Elle se poursuit aujourd'hui.

L'organisation du « Groupe d'entre aide Pédagogique » qui par la suite a pris le nom de « L'Imprimerie à l'Ecole » et qui est devenu un véritable mouvement international, permet à chaque membre d'apporter sa pierre à l'organisation pédagogique dans les classes. La pédagogie s'enrichit dans le mouvement par l'apport de ses membres eux-mêmes.

Dans les congrès, Freinet invite les camarades ayant tenté des expériences dans leur classe à venir exposer ce qu'ils ont trouvé et au besoin, il demande qui voudra participer à former un groupe de recherche sur le sujet.

Pendant le temps de sa détention et de sa mise en résidence surveillée, Freinet a écrit des livres qui font le point sur ses idées pédagogiques et philosophiques. Il a pris une stature qui le place désormais comme le leader incontestable de cette pédagogie qu'il prône avec ses camarades depuis plusieurs dizaines d'années.

L'après-guerre marque une certaine évolution de Freinet, non seulement en regard l'Education Nouvelle, mais aussi dans ses idées pédagogiques. Peut être aussi, certains le lui reprochent, fait-il preuve d'une intransigeance nouvelle dans son attitude de responsable d'un mouvement pédagogique. Certains parleront alors de « deux Freinet », la guerre ayant, pour eux marqué, chez Freinet un tournant.

Pourtant, le livre « *La pédagogie Freinet au quotidien.* » rédigé par un groupe de responsables de l'association « Amis de Freinet », montre, au travers des 101 témoignages de militants, l'importance de l'impact que Freinet a laissé près de ceux qui l'ont accompagné dans la recherche d'une nouvelle pédagogie.

En 1942-1943, il a été l'objet d'attaques virulentes de la part des communistes du groupe nord-africain de l'Education Nouvelle. Il va faire preuve de prudence, prendre des distances avec le GFEN et les différents groupes pédagogiques et va fonder un institut, l'ICEM, pour sauvegarder l'indépendance et la spécificité de la pédagogie que le mouvement qu'il anime met en œuvre. De plus, la CEL, dont il assure l'essentiel de son organisation, est fragile économiquement, l'ICEM permettra la poursuite des recherches pédagogiques à l'abri d'une faillite toujours possible.

La société a changé, le monde rural s'est vidé au profit d'un monde industriel. Freinet a conscience de ces transformations. Son désir de voir l'Administration prendre en compte la pédagogie qu'il préconise, l'amène à tenter des compromis.

Au cours de ses dernières années de vie, **Freinet, lui-même, se convertit à l'enseignement programmé et lance avec son enthousiasme habituel, l'usage des boîtes enseignantes qu'il a inventées à l'aide d'un bricolage qui a caractérisé nombre de ses inventions d'outils pédagogiques.**

S'éloigne-t-on des sources originelles de la pédagogie Freinet ?

La volonté proclamée de la mise en place d'une école populaire, voire prolétarienne, est-elle aussi présente qu'à l'origine de ses recherches ?

Certains de ses camarades s'émancipent, développent des points particuliers de la pédagogie pensée par Freinet et les pionniers de l'Ecole Moderne. Ils mettent en valeur des points particuliers pour lesquels ils développent une « pédagogie particulière comme, par exemple, la pédagogie institutionnelle, l'expression-création, l'autogestion. Certains mêmes quittent le leader pour créer leur propre mouvement.

La dernière intervention de Freinet aura été faite sous forme d'un appel enregistré au congrès de Perpignan en 1966. Elle montre la confiance renouvelée en ses camarades du mouvement pour poursuivre son œuvre.

1966, Freinet a 69 ans, il a beaucoup donné, beaucoup travaillé et il est aussi très fatigué. En mars, il tombe gravement malade.

Peu de temps après, à Pâques, s'ouvre le XXIIème congrès de l'Ecole Moderne.

Ce congrès a lieu à Perpignan. Jusqu'alors Freinet a toujours été présent à tous les congrès depuis la création du mouvement et de son premier congrès à Tours en 1927. Mais, en ce printemps 1966 son état de santé ne lui permet pas le voyage et pour la première fois, il ne pourra y participer.

il demande même aux éducateurs modernes de « *prendre en main leur mouvement à l'image des enfants d'Ecole Moderne qui savent se porter responsables de l'organisation de leur classe* ».

il appelle à mobiliser « *toutes les aptitudes d'esprit, de cœur et de volonté de la grande masse de nos camarades* ». Il les appelle à s'ouvrir à la recherche, notamment à poursuivre le travail qu'il a commencé d'entreprendre sur le « Tâtonnement expérimental », à montrer le chemin aux scientifiques grâce à l'avance que le mouvement a pris en psychologie et en pédagogie.

Dans un des moments les plus pénibles de sa vie, on retrouve Freinet égal à lui-même, malgré la gravité de l'instant, toujours optimiste..

Comme on est loin du repli sur soi prôné par quelques uns de ceux qui aujourd'hui se prétendent être les uniques successeurs de sa philosophie !

50 ans après sa mort, le mouvement qu'il a initié est encore bien vivant et dynamique. Il faut croire qu'il a su trouver les moyens de donner suffisamment de force pour l'émancipation de chacun puisque le mouvement perdure et ouvre encore des perspectives à une pédagogie d'avenir.

Freinet. paradoxal , mais pas en contradiction avec lui-même.

Si je devais faire part du « comment » je vois Freinet, alors je vous dirais que c'est pour moi un homme paradoxal dans le meilleur sens du terme. Il n'hésite pas à utiliser les extrêmes pour faire réussir les projets humanistes pour lesquels il s'est engagé.

C'est un pacifiste, mais pour la défense des libertés et du respect de l'homme il n'hésite pas à s'engager dans la guerre.

Il institue la coopération et y défend l'individualisme.

Il y a chez lui une forme d'orgueil dans une profonde modestie.

Il se sert du destin qui le domine pour l'utiliser et le faire basculer à son profit comme on peut le faire au judo.

La place qu'il propose au maître d'école dans sa classe c'est celle d'un monarque qui y fait régner la démocratie.

Il affiche une bonhomie et une ouverture aux autres et est pourtant totalement déterminé à aller au bout de ses idées et de ses projets.

Il a, à la fois, le calme de l'eau du lac et l'impétuosité du torrent.

Il laisse à ses camarades la liberté du choix de leurs initiatives dans le mouvement, mais reste le leader incontesté qui y maintient la mise en œuvre de ses engagements.

Il se livre tout entier dans ses discours à la faconde méridionale, mais demeure profondément pudique.

Autant il est disert, autant il est secret.

Il écrit : « *Si la grammaire était inutile...* » et cependant propose à ses camarades d'adopter un petit manuel de grammaire qu'il juge simple et à la portée des enfants.

« *Plus de manuels scolaires.* » dit-il, mais Elise écrit à sa mère : « *ce n'est pas aux manuels scolaires que nous nous attaquons, mais à l'usage qui en est fait.* »

Il veut une littérature enfantine créée par les enfants, mais charge son camarade Fautrad de constituer une petite bibliothèque enfantine de textes d'auteurs simples à lire pour les enfants.

Entre la programmation et le tâtonnement expérimental et la méthode naturelle, il y avait là une contradiction à résoudre.

(Maurice Berteloot « les deux Freinet » Bulletin des Amis des Amis de Freinet N° 62)

A sa mort, il laisse à ses camarades de l'ICEM une pédagogie évolutive qu'il sait encore en devenir,

